

Présentation

Dossier d'accompagnement
de la conférence / concert
du samedi **11 décembre 2010**
programmée dans le cadre du



projet d'éducation artistique de l'ATM
en coproduction avec les Champs Libres.

**“L'ÉTERNEL RENOUVEAU DES MUSIQUES D'AUJOURD'HUI,
ou comment les musiques évoluent dans l'espace et dans le temps”**

Cycle proposé dans le cadre des
32^e Rencontres Trans Musicales de Rennes

Conférence de **Pascal Bussy**
Concert de **Systema Solar**

Du Mexique au Pérou en passant par l'Argentine et le Brésil, les musiques dites folkloriques occupent une place centrale dans la culture des deux "autres" Amériques, l'Amérique Centrale et l'Amérique du Sud. Depuis les années quatre-vingt dix, plusieurs de ces genres régionaux sont revitalisés par les musiques électroniques, créant du même coup de nouveaux styles, fruits de mariages simples ou multiples.

Nueva cumbia et champeta hip hop dérivées des traditions colombiennes, électro samba et tango électro sont quelques-unes de ces musiques nouvelles que nous abordons lors de cette conférence. Mais bien plus qu'un inventaire, il s'agit, à partir de l'exemple spectaculaire de Systema Solar et de son sound system mutant, qui est à la fois colombien et "global", de démêler les fils de parcours esthétiques inédits. Métissages d'une nouvelle espèce parsemés de pulsations vitaminées, ce sont des télescopages musicaux et en même temps des recyclages particulièrement inventifs.

Afin de compléter la lecture de ce dossier, n'hésitez pas à consulter les dossiers d'accompagnement des précédentes conférences-concerts ainsi que les "Bases de données" consacrées aux éditions 2005, 2006, 2007, 2008, 2009 et 2010 des Trans, tous en téléchargement gratuit, sur www.jeudelouie.com.

**“Une source d'informations qui fixe les connaissances
et doit permettre au lecteur mélomane de reprendre
le fil de la recherche si il le désire”**

Dossier réalisé par **Pascal Bussy**
(Atelier des Musiques Actuelles) en décembre 2010.



1 - Les routes de la modernité



Contrairement à d'autres ensembles de musiques, régionaux comme les musiques indiennes ou plus internationaux comme les musiques celtiques, les musiques d'Amérique Latine ne constituent pas un corpus homogène. Leur seul point commun, en dehors du vaste périmètre géographique où elles évoluent, c'est à dire du nord du Mexique à la pointe de l'Amérique du Sud, pourrait être la multiplicité de leurs racines, toujours en partie locales bien sûr mais quelquefois aussi européennes et souvent africaines, avec les vagues successives des esclaves venus du continent noir, une spécificité que l'on retrouve dans tous les pays de la côte Atlantique, comme le Brésil, l'Argentine, la Colombie et le Venezuela, mais aussi au Pérou.

Longtemps considérées par les occidentaux comme des musiques "typiques", avec leurs couleurs "exotiques" et leurs rythmes euphorisants au fort potentiel "dansant" et à l'image festive, ces musiques les ont toujours fascinés, et des genres emblématiques comme le tango argentin ou la bossa nova brésilienne ont d'ailleurs essaimé un peu partout dans le monde, et particulièrement en France.

Les musiques d'Amérique latine ont été beaucoup portées par plusieurs grandes chanteuses, souvent engagées socialement et politiquement, et connues mondialement. C'est le cas de Chavela Vargas, puis de Lhasa et Lila Downs au Mexique, de Violetta Parra au Chili, de Mercedes Sosa en Argentine qui fut l'une des voix prêchant la liberté pendant les années de dictature, et de Susana Baca au Pérou qui a beaucoup œuvré pour la réhabilitation des rythmes et des harmonies des Africains arrivés autrefois comme esclaves dans son pays. Quant à sa compatriote Yma Sumac, c'est un personnage à part, excentrique, responsable en 1954 de *Taki rari*, l'un des premiers tubes "world" d'un "village global" qui n'a pas encore été "découvert"...

La perception de ces musiques, souvent regroupées par facilité sous le terme "latino", reste en général confuse pour le grand public et même pour les mélomanes qui s'y intéressent d'un peu plus près. On a tendance à effectuer des raccourcis et à ne retenir que l'aspect le plus voyant de la culture musicale d'un pays, par exemple le tango en Argentine au détriment de styles tout aussi passionnants que sont la chanson milonga et le chamamé, ou la champeta en Colombie qui est bien moins reconnue que la cumbia, ce dernier genre étant d'ailleurs réapparu dans plusieurs pays voisins ou non comme le Pérou et le Mexique. Et que dire de la música criolla du Pérou, des traditions indiennes du Chili, de la salsa vénézuélienne, de la scène calypso panaméenne des années soixante et soixante-dix, ou des joutes verbales des troubadours qui parcourent certaines campagnes des pays d'Amérique centrale et d'Amérique du Sud ?

Il subsiste dans le continent sud-américain des traces de cultures très vieilles, comme celles de l'empire des Incas ou de la civilisation maya. Certains instruments sont anciens, comme la flûte de pan et sa version andine, le quena, sans doute un vestige des musiques "natives" des Andes et de ses Indiens ; ou le marimba, un long xylophone qui peut atteindre quatre mètres et que l'on trouve par exemple au Nicaragua. Mais si les styles sont parfois multi-séculaires et d'une richesse inouïe, il ne s'agit pas de musiques muséifiées qui seraient restées figées.

Ces musiques ont bougé et continuent à le faire. La cumbia colombienne et certaines musiques traditionnelles brésiliennes, ces dernières dans le cadre du mouvement "tropicaliste", ont été à la fin des années soixante des terres d'asile naturelles du rock psychédélique venu essentiellement d'Angleterre. La guitare et les claviers électriques, accompagnés par leurs pédales d'effets sonores, fuzz, wah-wah et autres, se sont installés dans le paysage musical, en Colombie, au Brésil, mais aussi dans des pays comme le Pérou où, dans les années 1965 - 1975, ils revigorent les styles locaux, la chicha et la cumbia péruvienne. De surprenantes compilations (voir notre discographie), concoctées par des collectionneurs et des deejays savants

"Le chamamé argentin est une marmite dans laquelle se fondent la culture indigène guarani, des influences harmoniques introduites par les Jésuites, et un rythme ternaire d'origine africaine."
[Chango Spasiuk, accordéoniste et compositeur argentin, né en 1968 à Apóstoles.](#)

1 - Les routes de la modernité (suite)



- nous reparlerons d'eux plus loin -, attestent aujourd'hui de ces douces révolutions musicales.

Comme souvent, des "passeurs" ont joué un rôle, comme l'Américain David Byrne, l'ancien leader du groupe rock arty new-yorkais The Talking Heads. À la fin des années quatre-vingt, à un moment où la nouvelle étiquette "world music" qui venait d'émerger était essentiellement focalisée sur l'Afrique, il a largement contribué à travers son label Luaka Bop à faire connaître plusieurs pans de la culture musicale latine sud-américaine, en publiant des anthologies brésiliennes, colombiennes, ainsi que des artistes et groupes comme la Péruvienne Susana Baca, les Vénézuéliens Los Amigos Invisibles, et le Brésilien Tom Zé. Autant d'artistes qui, comme l'explique Byrne, "ont en commun de faire des chansons en bordure de la pop, qui la rejoignent parfois, mais dont ce n'est jamais l'intention de départ..."

L'invasion progressive du rock et de la pop music a été concomitante d'échanges accentués et multipliés (radios, disques, concerts) avec certains pays proches. Les Caraïbes où florissait le reggae puis le dub ; Trinidad avec le calypso ; la République Dominicaine et son merengue ; Cuba et la vogue d'un nouveau "son" ; Belize, même, où la punta se muait en punta rock ; Porto Rico l'Américaine ; n'oublions pas non plus les musiques hispanophones des États-Unis, du rock tex mex de Los Lobos aux scènes latines de New York, avec Tito Puente, et Miami, un centre toujours bouillonnant où assez tôt le funk s'est mêlé au rap.

De nombreuses scènes alternatives ont vu le jour sur le continent sud-américain. Les 34 Puñaladas et Melingo incarnent le tango "canaille" de Buenos Aires. L'orchestre de Calambuco est le fer de lance d'une nouvelle salsa colombienne aux parfums diversifiés (on y trouve du chachacha, du currualo et du guajira), tandis que le courant rock y est représenté par Carlos Vives et Los Aterciopelados. Même une Lila Downs au Mexique propulse la musique traditionnelle de son pays et ses hymnes militants dans la pop d'aujourd'hui. Et dans le domaine d'une variété internationale qui n'a pas de honte à avoir par rapport à ses grandes sœurs américaine et anglaise, il est impossible de faire l'impasse sur la Colombienne Shakira, la "bombe latine" comme la surnomment ses admirateurs...

Dans ce contexte de musiques déjà en pleine évolution, la musique électronique s'est imposée très naturellement, et son arrivée a été comme l'annexion logique d'une série de nouveaux instruments apportés dans le sillage du rock et de la pop, non pas des grands courants américains et anglais, mais plutôt de ce qu'on écoutait en Espagne, au Portugal et aussi en France, trois pays à l'influence toujours très forte en Amérique latine.

Petit à petit, d'abord les boîtes à rythmes, ensuite les échantillonneurs et les effets, et enfin toutes les techniques des home-studios et de l'informatique ont ainsi intégré, non pas tous les courants des musiques populaires de la région, mais plusieurs d'entre eux, sur un volant très large allant de certaines musiques traditionnelles jusqu'à l'"electronica" en passant par le rock et la pop.

Deux événements importants ont aussi eu un grand retentissement. Créé en 1994, le célèbre festival électro Sonar de Barcelone s'est délocalisé deux fois en Amérique latine, à São Paulo en 2004 et à Buenos Aires en 2006. Et puis, le groupe allemand Kraftwerk, prophète et toujours aujourd'hui acteur de premier plan des musiques électroniques mondiales, a joué en Amérique Latine à trois reprises au cours des dernières années, se produisant en 1998, en 2004 puis en 2009 dans plusieurs grandes villes : Mexico, São Paulo, Brasilia, Rio de Janeiro, Buenos Aires et Santiago, leur spectacle multimédia provoquant chaque fois de très fortes réactions. Pour la petite histoire, l'un des fan clubs officiels les mieux renseignés du groupe se trouve d'ailleurs au Brésil.

Il existe de nombreuses connexions entre ces musiques latines et la France, et beaucoup de musiciens sud-américains se sont installés en France. Des Brésiliens tel Marcio Faraco ; des Argentins comme Raúl Barboza, Juan Carlos Cáceres et Minino Garay suivent chacun à leur manière la trace d'Astor Piazzolla, qui a beaucoup étudié et travaillé en France. Le groupe Bolivia Manta, fondé par les deux frères Arguedas pour perpétuer la musique indienne de Bolivie, du Pérou et de l'Équateur, est né en France. Par contre, un phénomène de mode comme celui de *La lambada*, un thème littéralement volé par un Français peu scrupuleux à un compositeur bolivien, après qu'il ait transité par le Brésil, est une supercherie sans aucun intérêt.

1 - Les routes de la modernité (suite)



Comme partout, les rythmes des machines ont parfois donné des résultats à la créativité très limitée, voir la mode de l'"électro tropical" bon marché, le côté "cheap" voire "vulgaire" symbolisé par la pluie des compilations "lounge" et autres, et de façon plus générale le syndrome du "copier coller" musical qui s'assimile plus à du dopage techno qu'à de l'innovation électro. Mais d'un autre côté, les créateurs les plus intelligents ont vite compris que les instruments électroniques sont des outils qui étendent le champ des possibilités musicales, permettent des relectures et sont porteurs de surprises.

Ils ont aussi deviné le potentiel que représentait la sensualité des sons et des effets rythmiques de la musique électronique, lorsque ceux-ci étaient savamment accouplés à certaines musiques latino-américaines, voir par exemple les enluminures dont ont bénéficié les refrains pop d'une Bebel Gilberto à l'aube des années deux mille. Et aujourd'hui, le constat est sans appel : lorsque l'on fait la somme du phénomène somme toute assez habituel de l'accélération de certaines musiques traditionnelles - comme le dancehall avec le reggae -, des multiples fusions et métissages inter-régionaux, et de l'intégration de nombre de Mexicains, Chiliens, Colombiens, Péruviens, Brésiliens ou Argentins dans des projets internationaux souvent passionnants, on s'aperçoit que sur l'échiquier mondial des musiques électroniques, des villes comme Buenos Aires, Bogota et Mexico comptent désormais autant que Londres, Berlin et Paris.

"Quand j'ai fondé mon label Luaka Bop, mon idée première était de réaliser, pour moi et mes amis, une cassette de titres latins que j'aimais. En fait, j'aurais sûrement préféré l'acheter, mais rien de semblable n'existait..."

David Byrne, chanteur et auteur compositeur écossais né en 1952 à Dumbarton.

2 - Brésil : le modèle de l'"anthropophagie"



Au Brésil, les artistes de tous bords perpétuent une attitude d'"anthropophagie", un terme qui fait référence à un mouvement littéraire, artistique et politique apparu dans les années vingt, qui se base sur le fait que la plupart des créateurs vont régulièrement s'abreuver à un ensemble de traditions populaires très riches pour y retrouver un peu de leur identité ; celle-ci s'additionne avec une ou plusieurs autres influences et cette somme constitue l'inspiration qui alimente le processus créatif.

Cette attitude, à l'opposé de la relation que nous avons en général en France par exemple envers nos folklores et notre culture "traditionnelle" peut sembler conceptuelle mais elle est en réalité très naturelle. En musique on la retrouve dans la façon dont les premières esthétiques marquées du pays, le choro, la samba, et les styles du Nordeste comme le forró se sont interpénétrées entre elles et ont été, seules ou ensemble, des composantes de la bossa nova, du mouvement "tropicaliste", de la "m.p.b." ou "musica popular brasileira", et aussi du jazz et de la scène pop rock, qu'il s'agisse de samba rock ou de ce fameux "mangue beat" qui s'est développé autour de Chico Science et de Nação Zumbi.

L'avènement de la scène électronique a obéi aux mêmes règles. Des pionniers comme DJ Dolores, qui préférait quant à lui parler de "rencontre" plutôt que de "mélange", ont très tôt mêlé les genres, et l'on retrouvera ce trait chez nombre de ses confrères, qu'ils soient Brésiliens de souche comme Apollo Nove (Apollo 9) ou d'adoption tel Suba, un Yougoslave arrivé à São Paulo à la fin des années quatre-vingt et qui disparaîtra très jeune ; non seulement son album *São Paulo Confessions* (paru l'année de sa mort en 1999) devient un disque de référence, mais il incarne l'ouverture du pays à des artistes venus d'ailleurs, un peu comme si l'"anthropophagie" pouvait aussi inclure dans son ballet créatif des personnalités venues d'ailleurs.

La scène électro de la décennie 1995-2005, où évoluent DJ Dolores, Suba puis Apollo 9, les groupes Zuco 103 et Bossacucanova, et d'autres innovateurs encore comme DJ Marlboro et Marcelo D2, est particulièrement créative. C'est dans son sillage qu'apparaissent les chanteuses Bebel Gilberto, Cibelle, et des personnalités atypiques comme les producteurs Bruno E. et João Marcello Bôscoli qui fondent respectivement les labels Sambaloco et Trama, deux labels phares des nouveaux mouvements électroniques et pop, néo-bossa et électro samba en tête, aussi importants que la division Ziriguiboom de Crammed en Belgique qui a lancé la plupart des artistes cités plus haut.

L'électro au Brésil s'est aussi glissée dans la pop arty, et notamment Marisa Monte et le trio + 2 de Moreno Veloso, Domenico Lanceotti et Alexandre Kassin ; dans une nouvelle scène rock aventureuse qui va du groupe féminin Cancei de Ser Sexy au post-rock de Hurtmold qui poursuit à sa manière l'esprit des "tropicalistes" Tom Zé et Os Mutantes ; enfin, dans le baile funk ou funk carioca (littéralement : le funk de Rio) qui est né dans les favelas de Rio de Janeiro et qui est une musique de danse très festive, avec une production impressionnante destinée aux dancefloors.

L'"anthropophagie" est aussi une histoire de rencontres entre générations, et on assiste parfois à des rendez-vous qui transcendent les styles, voir cette création intitulée *Electro da Paraíba*, montée au Quai Branly à Paris en mars dernier dans le cadre du programme "Brésil, le grand mix". À cette occasion, le deejay et électronicien Chico Correa, le chanteur Chico César, et le poète troubadour de la région de Paraíba, Geraldo Mouzinho, âgés respectivement de 29, 46, et 70 ans se sont retrouvés, confrontant leurs talents respectifs et les réunissant dans un défi musical où les mots ancestraux, les rythmes traditionnels, et les boucles électro occupaient chacun un rôle égal.

Cela est à mettre en parallèle avec la redécouverte régulière de stars oubliées, le dernier en date étant Sergio Mendes, le créateur de *Brazil '66*, dont le dernier album a été réalisé avec Will.I.Am des Black Eyed Peas,

DJ Dolores, né Helder Aragao en 1966 dans l'état de Sergipe, compose d'abord avec ses machines des musiques pour le théâtre et le cinéma. Puis, il fonde l'Orchestra Santa Massa avec qui il se fait remarquer en 2004 grâce à l'album *Contraditório*. Un an plus tard, il monte un autre groupe pour *Aparelhagem*, un disque dans lequel il va encore plus loin, mélangeant sa musique électronique avec deux genres traditionnels, le maracatu et l'embolada, et y rajoutant des couleurs reggae et le son "vintage" des sound-systems du nord du Brésil.

Les débuts de la carrière de Bebel Gilberto, fille des deux artistes João Gilberto et Miúcha, sont basés sur une suite de rencontres. À New York où elle est née en 1966, elle croise le guitariste et producteur Arto Lindsay qui la présente à Towa Tei du groupe électro-dance Deelite ; elle chante sur deux titres de son premier disque solo. Puis elle part aux Pays-Bas retrouver Thievery Corporation avec qui elle commence à travailler sa voix en combinant "des couches et des timbres différents" ; elle écrit avec eux deux morceaux qui paraissent sur des compilations et qui la font connaître. Enfin, elle rencontre Suba en 1998 qui réalise son premier album, Tanto Tempo, "dans un feeling très bossa-électro". Plus tard, Bebel Gilberto travaillera avec Marius de Vries qui fut le producteur de Björk et qui l'aide "à trouver un son plus international et plus acoustique en même temps".

2 - Brésil : le modèle de l'"anthropophagie" (suite)



hélas dans une production trop "internationale" sans finesse, avec une rythmique et des "beats" trop envahissants.

Aujourd'hui, la scène brésilienne reste passionnante mais elle a pris de nouveaux virages, un peu comme si l'"anthropophagie" qui continuait à la caractériser s'était faite plus malicieuse encore. On y note un fort retour à l'acoustique ; Zuco 103 joue parfois "unplugged" et le dernier album de Seu Jorge avec le trio Almaz, produit par Mario Caldato (célèbre pour son travail avec les Beastie Boys, Tone Loc et Marcelo D2), s'il est un pur chef d'œuvre de sensibilité avec ses reprises de morceaux brésiliens (Caetano Veloso, Jorge Ben, Baden Powell), américains (des Temptations à Michael Jackson en passant par Roy Ayers) et même un clin d'œil à Kraftwerk (*The model*), ne contient pas un seul son électronique !

L'électro se niche pourtant dans beaucoup de mouvements. On la retrouve dans la scène underground de São Paulo, et particulièrement son côté drum'n'bass novateur porté par des artistes comme DJ Marky (anciennement Marky Mark) et DJ Patife, auteurs de mixes très élaborés. Elle surgit aussi de manière inattendue dans des projets atypiques comme celui du duo Mixhell, fondé par Iggor Cavalera l'ancien batteur du groupe de hard rock Sepultura avec sa femme Laima Leyton, qui revendique une approche "electrobangerghettotrash", autrement dit un son volontairement "sale", entre baile funk, techno, citations punk, disco, rock, et rap "old school", le tout étant réalisé avec deux platines et des machines.

Il faut citer aussi les acteurs de la nouvelle scène carioca, et parmi eux le groupe Os Ritmistas, un trio de percussionnistes auquel appartient le batteur et deejay Stéphane San Juan, batteur de plusieurs groupes et artistes importants (de Orquestra Imperial à Vanessa Da Mata), et dont le projet est de réunir les racines africaines du Brésil avec un son électro innovant. D'autres deejays qui travaillent davantage en solitaires, tel Marcelinho de Lua ou DJ Tudo, qui mixe régulièrement et avec intelligence électro downtempo, bossa-nova et dub.

Enfin, "anthropophagie internationale" oblige... - et nous verrons au fil de ce dossier que ce modèle est permanent et récurrent -, n'oublions pas les Brésiliens expatriés comme Tetine, un duo installé à Londres depuis dix ans dont la carte de visite "électropicale" passe par le baile funk et la pop électro funk, et les Brésiliens d'"ailleurs" tel Luciano Nakata Albuquerque, à la double origine espagnole et japonaise, fondateur du groupe Zumba et désormais apôtre sous son pseudonyme Curumin d'une nouvelle musique excitante, voir son album *JapanPopShow* de 2008 qui transcende et résume un demi-siècle de musique brésilienne. Curumin est membre du collectif hip hop Quannum Projects dont font également partie, entre autres, le Français Hervé Salters de General Elektrijs, les Américains DJ Shadow et Lyrics Born, et les Allemands Poets Of Rhythm.

"Mélodieusement funky et sensuellement pop, sa musique rend hommage aux grands mouvements brésiliens des cinquante dernières années : tropicalisme, m.p.b., mangue beat ou baile funk. Mais son esprit de synthèse se double d'une maturité artistique et d'une personnalité des plus inventives."
[Isadora Dartial, journaliste à Radio Nova et Mondomix, écrit sur l'album *JapanPopShow* de Curumin.](#)

3 - Argentine : l'électro-tango en mouvement



Gotan Project, avec son patronyme riche ("Gotan" n'est autre que "Tango" en "verlan" et "Project" possède une sonorité délibérément internationale et contient une connotation futuriste) est à l'origine du mouvement électro tango.

Le groupe a été formé à la fin des années quatre-vingt dix par le Français Philippe Cohen-Solal, le Suisse Christoph H. Mueller et l'Argentin Eduardo Makaroff. Mais si le mariage est simple dans la mesure où il représente une équation de base (tango + électro = électro-tango), il n'en est pas moins très efficace et il constitue un modèle du genre sur la planète "électro world", avec cette touche d'élégance et d'esthétisme qui est en général un gage supplémentaire de succès.

L'aventure de Gotan Project, est, comme souvent dans l'univers des "musiques actuelles", un mélange de détermination et de hasard. Philippe Cohen-Solal explique : "*La Revancha Del Tango* (2001) s'est fait de façon spontanée, sans penser à bien ou à mal. On ne savait pas, on a fait un morceau, ça nous a plu, on en a réalisé un second. Alors on a fabriqué un vinyle, ça a plu aux deejays puis à d'autres, ça c'est fait de façon un peu empirique. Et à la fin, c'est devenu l'album que tout le monde connaît, qui a marqué beaucoup d'esprits et de gens. Avec le second album, *Lunático* (2006), on n'avait pas envie de prouver que Gotan Project n'était pas un coup de gros malins qui faisaient de la musique dans un studio et qui avaient trouvé la bonne formule. On voulait montrer qu'on savait écrire des musiques, des chansons, et s'éloigner un peu de l'électronique parce qu'on en écoutait moins. On voulait faire un album un petit peu plus profond. Mais sur *Tango 3.0*, on a voulu revenir à quelque chose de plus spontané, proche de nos racines électroniques, tout en conservant l'ambition de faire un album très fort, qui allait entériner notre apport à la musique. Gotan Project, c'est une sorte de trilogie."

À la suite de *La Revancha Del Tango*, l'électro tango s'est implanté en France, en Europe, dans le monde, et bien sûr, par l'un de ces étonnants phénomènes de boomerangs culturels dont l'Amérique du sud et l'Europe sont coutumiers, à... Buenos Aires. Et si Gotan Project poursuit aujourd'hui sa carrière avec un troisième album au titre "numérique" (*Tango 3.0*) et à la musique ouverte et délibérément appuyée sur des fondations électro, il faut aussi compter avec leurs jeunes descendants.

À leur tête se trouvent des formations comme Narcotango, dirigée par le bandoniste Carlos Libedinsky, et Tango Crash, un groupe argentino-allemand qui irrigue son nouveau tango d'ambiances jazz et de couleurs électroniques, ces dernières étant générées par des programmations et la présence d'un deejay spécialiste des scratches et des "breakbeats". La matière sonore (piano, bandonéon, cordes, voix, percussion et machines) est au service de compositions originales où elle est traitée de manière quasiment cinématographique, avec des climats qui sont tantôt légers, tantôt sombres, et qui peuvent aussi entraîner l'auditeur dans des improvisations proches de l'"abstract techno".

Grâce à ces musiciens, les chaloupes sensuelles du tango, une musique régionale devenue universelle, se retrouvent aujourd'hui autant chez des artistes "historiques" (la filiation Carlos Gardel / Astor Piazzolla / Emilio Balcarce) que chez ces inventeurs de l'électro-tango qui perpétuent à leur manière le classicisme d'une des musiques du monde la plus universelle, tellement universelle qu'elle est presque devenue autant française qu'argentine...

Sur le titre *Rayuela* de son dernier album *Tango 3.0*, Gotan Project "invite" la voix de l'écrivain argentin Julio Cortázar qui est mort en 1984. Le titre a aussi été remixé dans deux studio-laboratoires de la scène électro berlinoise : une première fois en version "space disco décalé" signée par Space Recordings, une seconde fois dans un mode "cumbia reggaeton" par Man Recordings où officie Daniel Haaksman. L'Argentin Eduardo Marakoff, l'un des membres du trio, explique : "La recherche et l'exploration autour du tango sont la raison d'être de Gotan Project."

4 - Colombie : une plaque tournante



À la fois rythme et danse, la cumbia, dont le nom vient de "cumbé", un rythme de Guinée Equatoriale, est née de la rencontre des cultures africaine, européenne et indienne. Musique-étendard de l'identité nationale, elle ne tarde pas à dépasser les frontières de la Colombie pour devenir l'une des bandes sons de l'Amérique Latine toute entière. Tout commence au XVII^e siècle, sur les rives du fleuve Magdalena, à quelques kilomètres de la côte Pacifique. Les esclaves jouent des tambours, chantent et dansent leur histoire lors des veillées : c'est là que les premières cumbias prennent vie.

Le rythme est binaire et syncopé, les tambours se mêlent aux flûtes gaitas (un long tube en cactus surmonté d'une tête faite à partir d'un mélange de cire d'abeille, de cendres végétales et de plumes d'oiseau), aux clarinettes de cana de millo (le bambou) et aux maracas. Plus tard s'y ajouteront les flûtes indiennes. Précisons que la cumbia de base telle que nous la connaissons est celle qui a connu son essor dans les années quarante à soixante avec des orchestres comme ceux de Lucho Bermudes et plus tard, La Sonora Dinamita et la Sonora del Caribe. Dans les années quatre-vingt, cette cumbia "moderne" a été principalement relayée par le label Discos Fuentes, avec qui Island Records (la maison de disques de Bob Marley et de U2) avait même un temps passé un accord de distribution pour distribuer ses disques en Europe et aux États-Unis.

La cumbia d'aujourd'hui est une musique plus urbaine que rurale, elle reste liée à la danse et à la fête, mais surtout elle connaît depuis quelque temps déjà un second souffle grâce à de jeunes producteurs colombiens, mais aussi argentins, péruviens et même californiens qui l'associent au dub, à l'électro et au rock - on parle alors d'électro cumbia ou de cumbia digitale, et de cumbia rock. On l'écoute donc sur un vaste territoire qui s'étend des campagnes du littoral nord colombien aux meilleurs clubs de Bogota, Mexico, Buenos Aires, sans oublier les dancefloors de Los Angeles, Londres et Paris. Folklorique, orchestrée ou encore remixée, elle poursuit sa route en restant l'un des plus beaux symboles d'un pays aujourd'hui divisé : celui de la "rencontre".

Aujourd'hui, la modernité de cette musique colombienne passe par plusieurs musiciens qui se sont fait une spécialité du mariage réussi entre le passé et le présent. Le trio Choc Quib Town, où se distinguent la chanteuse Goyo et les deux "MCs" Tostao et Slow, vient de la "petite Afrique" du pays, une région enclavée de la côte du Pacifique qui a produit un riche ensemble de folklores, dont les principaux styles sont le currulao, le bunde, l'aguabajo et le chirímia. En mêlant leurs ingrédients à ceux du funk, du dancehall, du rap et de la pop, et en construisant leurs textes sur la dénonciation de problèmes politiques, sociaux et écologiques, les trois musiciens qui revendiquent leur appartenance à la communauté afro-colombienne et qui débordent d'une énergie très communicative ont d'abord été reconnus dans leur pays, puis aux États-Unis, la prochaine étape pour eux étant l'Europe.

Bien qu'Argentin, et cela montre bien la situation de la cumbia sur le continent, Emiliano Gómez, alias El Hijo de la Cumbia ce qui signifie "Le fils de la cumbia", les dépasse en termes de notoriété. Musicien activiste et militant, il sait que malgré son immense popularité, la cumbia reste le mode d'expression des secteurs les plus pauvres de la société. Il raconte : "Comme le reggae et le hip-hop, la cumbia est un rythme d'origine africaine qui a pris forme dans le ghetto. Il était donc naturel que les trois styles finissent par se rencontrer." Il poursuit : "Mon défi est de faire évoluer la cumbia tout en conservant son essence, ce swing organique qu'il est impossible d'obtenir à partir d'un ordinateur. C'est pourquoi je travaillais jusqu'à présent exclusivement avec des samples de vieux disques de cumbia. Mais la prochaine étape sera naturellement d'enregistrer aussi avec des musiciens." Signe des temps, El Hijo de la Cumbia, qui se produit sur scène soit en "DJ set" soit avec deux musiciens, est le premier artiste de ce style à avoir été signé par un label européen, en l'occurrence celui - français - des Gotan Project.

Il existe plusieurs hypothèses pour expliquer l'origine de la danse cumbia :

- son pas typique viendrait d'un geste ancien pratiqué par les paysans colombiens ; après les labours, ils doivent casser avec leurs pieds les mottes de terre séchées par le soleil et le vent pour pouvoir semer,
- il aurait pour point de départ les pas des esclaves qui marchaient difficilement avec les chaînes qui leur entravaient les pieds,
- ce serait une danse de séduction ; les deux danseurs se tournent autour l'un de l'autre, la femme tient une bougie dans la main droite et porte une robe colorée qu'elle relève parfois avec la main gauche ; elle fait la coquette, appelle son cavalier, le provoque, l'attire vers elle puis le repousse avec sa bougie.

La champeta est une autre musique traditionnelle colombienne. Elle trouve ses racines dans les échanges entre l'Afrique et les Caraïbes, et son essor remonte à l'époque des sound systems dont le nom local est "picós", un mot venu de l'anglais "pick up". Il s'agit d'un mélange hybride, qui a évolué avec le temps et les évolutions techniques. Lucas Silva, un cinéaste et deejay qui est spécialiste du genre, raconte qu'il existait de grandes similitudes avec les sound systems jamaïcains : "Dans les années soixante-dix, ils se sont mis à fleurir dans les quartiers populaires. Leur prestige résidait dans le fait d'avoir un disque exclusif. Les deejays arrachaient la pochette et les étiquettes des vinyles afin qu'on ne puisse pas les identifier..." Il ajoute : "Il y a beaucoup de liens entre les musiques africaines modernes et les musiques colombiennes traditionnelles que les deejays se sont vite réapproprié tout ça, un peu comme le reggae l'a fait avec la soul music."

4 - Colombie : une plaque tournante (suite)



Quant à l'Anglais poly-instrumentiste Will Holland, plus connu sous son pseudonyme Quantic, après avoir été au cœur de multiples expériences qui l'ont conduit de la soul aux musiques latines et de l'afrobeat au rap, il est devenu tellement amoureux des musiques d'Amérique du Sud qu'il s'est installé en 2007 à Cali, la capitale musicale de la Colombie. Musicien, deejay et producteur à la fois, c'est un spécialiste du "rare groove" et parmi ses récents projets on trouve le Combo Bárbaro avec cet album qui porte bien son nom (*Tradition in Transition*) et qui rassemble un orchestre où la figure centrale est le légendaire pianiste péruvien Alfredo Linares, avec le batteur Malcolm Catto des Heliocentrics, le chanteur soul panaméen Kabir et la Colombienne Nidia Góngora. Aujourd'hui, Quantic a monté Flowering Inferno, où il fait se rencontrer le folklore colombien avec le dub.

Quantic est l'un de ces musiciens qui oscille en permanence entre le modèle acoustique et analogique d'une part, et le modèle électronique et digital d'autre part. Il s'en explique : "Les deux systèmes ont leurs mérites. Il y a des choses que tu peux faire en une demi-heure avec un Pro Tools et qui vont te prendre trois jours avec un magnétophone à bandes... Mais je suis convaincu que ce temps va donner un grain au son, comme la distorsion harmonique, un certain tremolo, une attaque, tout cela. Et puis, un magnétophone ne ment jamais ! Mais j'ai souvent utilisé un mélange de technologie digitale et analogique."

Impossible de ne pas inclure dans ce puzzle créatif le groupe Systema Solar, qui "illustre" cette conférence, et Bomba Estéreo, un combo formé en 2005 et qui pratique une cumbia psychédélique incluant aussi des éléments de champeta, de reggae et de ragga, ainsi que de l'électro "downtempo" et des rythmes d'Afrique de l'Ouest. Et il faut aussi parler du groupe pionnier Sidestepper qui a initié sous la houlette du producteur anglais Richard Blair les fusions électro colombiennes, avec une musique basée sur un patchwork de musiques traditionnelles colombiennes, de drum'n'bass, de dub et d'électro, avec une couleur sonore directement héritée des soundsystems et du deejaying. Tous ces musiciens et groupes participent régulièrement au festival Bogotrax de Bogota, et on commence à les voir régulièrement en Europe, comme par exemple l'été dernier au Cabaret Sauvage à Paris.

Aujourd'hui en 2010, après l'exubérance créative des nouvelles musiques du Brésil des années 2000, la Colombie est bien le pays du grand Sud où musicalement le plus de choses se passent. Mélange de terre de culture très riche par son passé et de terre promise par l'ébullition de son présent, son futur musical est comme une "terra incognita" où tout peut arriver, et là comme ailleurs il est impossible de séparer l'histoire de la modernité.

"Pour moi, toute la musique sud-américaine vient d'Afrique. La base de la musique c'est simple, c'est la percussion, que ce soit pour le reggae, le dub, ou le dancehall. La cumbia est née en Colombie en raison d'un mix d'influences espagnoles et des esclaves d'origine africaine qui ont apporté leur culture. La source c'est l'Afrique. Mon plus grand défi, ça serait de jouer là-bas. Ce serait quelque part une consécration mais ça sera difficile parce qu'en ce moment l'Afrique vit aussi une révolution culturelle et artistique et ils développent leur propre culture."

Emiliano Gómez alias El Hijo de la Cumbia, compositeur et musicien argentin.

5 - Des individualités inclassables



Comme naguère Caetano Veloso et Gilberto Gil exilés politiques à Londres à la fin des années soixante en pleine explosion de la pop music, il y a toujours eu en Amérique Latine des parcours esthétiques inédits qui ne se rattachent pas à une école précise. Et aujourd'hui, il faut aussi compter avec plusieurs catégories de ces Latino-Américains francs-tireurs, les "vrais", les "faux", les "faux vrais" et les enfants adoptifs de la région...

En voici deux exemples. Uwe Schmidt alias Señor Coconut ou encore Atom Heart, un Allemand installé au Chili, qui comme souvent dans le monde des musiques électroniques, possède de multiples identités et les carrières parallèles qui vont avec, de ses relectures pop en cha-cha-cha à ses travaux purement électroniques. "Je ne peux pas me cantonner à un seul style", dit-il en argumentant avec raison, "Je me considère avant tout comme un musicien. Pas comme un musicien de jazz ou d'électro. Un musicien, tout simplement !
Personne ne peut obliger un peintre, par exemple, à se restreindre à un seul style pictural."

Quant à Cibelle Cavalli Bastos, une chanteuse poly-instrumentiste née en 1978 à São Paulo qui n'a conservé que son prénom pour son nom d'artiste, c'est une "fausse" Brésilienne, car si elle en possède bien la nationalité, elle a autant vécu à Bruxelles et New York et elle est aujourd'hui installée à Londres. Découverte par le label belge Crammed Discs, elle est adepte d'un nomadisme musical cosmopolite, qu'elle alimente au fil de ses voyages et de ses rencontres, et elle est plus influencée par l'électro, le dub et le rock psychédélique que par les musiques de son pays d'origine. Dans son dernier album, *Las Vénus Resort Palace Hotel* (2010), elle brouille plus que jamais les pistes, en livrant dans le cadre d'un disque concept une collection de morceaux qui vont d'une reprise du tube calypso *Underneath The Mango Tree* de Monty Norman à des chansons néo-pop qu'elle compose souvent elle-même, en passant par un hommage à l'illustrateur sonore Raymond Scott dont elle reprend le thème *Lightworks*, le tout étant enveloppé dans une "mise en sons" surréaliste et féérique. À côté de guitaristes et de percussionnistes, elle est entourée de deux bricoleurs électroniciens de génie, son compatriote Apollo Nove et l'Anglais Damian Taylor.

Ramiro Musotto, compositeur, percussionniste, "machiniste" et spécialiste du berimbau, cet arc musical à une corde d'origine africaine, était lui aussi un "faux Brésilien". Si sa carrière a effectivement démarré au Brésil où il s'était installé à Salvador de Bahiadès, il était né en Argentine. Mort d'un cancer en 2009, il laisse derrière lui deux superbes albums, *Sudaka* et *Civilização e Barbarye*, qui restent des révélateurs de ses talents de prophète des métissages de l'électronique avec la musique sud-américaine.

Quant au poly-instrumentiste argentin Axel Krygier qui est né à Buenos Aires et qui est très francophile, il est adepte de collages électro très poétiques qu'il plaque sur des morceaux inspirés d'un folklore à la fois patrimonial et très personnel (il l'appelle son "folklore extrême"...), nourri aussi par une écoute de beaucoup de musiques qu'il a pu découvrir après la chute de la dictature militaire grâce à un oncle qui vivait à Paris et qui l'alimentait en cassettes de pop progressiste et de rock français... Les musiques à l'esthétique très définies lui "posent un problème d'expression" et en dehors de sa carrière discographique (ce n'est pas un hasard si lui aussi se retrouve chez Crammed Discs) il a également monté son propre sound system et il signe régulièrement des musiques de films et de théâtre.

Tous ces artistes possèdent de fortes personnalités. Ils se moquent des frontières musicales, prennent plaisir à les transgresser, ils se méfient des écoles et de toutes classifications. Libres de toutes attaches culturelles sinon de celle de leur plaisir et de celui qu'ils veulent nous transmettre, ils font "avancer" la musique.

"Mon oncle nous a offert le premier disque de Rita Mitsouko, et ma mère nous ramenait de Paris ceux de Tuxedomoon ou Brian Eno. C'était un privilège, mais j'étais un peu déçu, parce que toutes ces musiques étaient exactement ce que je voulais faire !"

[Axel Krygier, multi-instrumentiste et compositeur argentin, né en 1969 à Buenos Aires.](#)

6 - Une mosaïque de nouveaux styles



En plus de tous les artistes novateurs que nous venons d'évoquer, des "électro-tangistes" à tous ces inclassables en passant par les nouveaux "anthropophages" brésiliens et les Colombiens mutants, de nouveaux styles apparaissent régulièrement.

Au Pérou, un groupe comme Novalima s'est fait depuis sa création en 2001 une spécialité d'un croisement d'une musique afro-péruvienne habilement mariée à une esthétique électro très efficace. Les quatre musiciens qui forment le noyau dur sont tous Péruviens mais ils habitent respectivement à Lima, Barcelone, Londres et Hong Kong. Leur dernier album, *Coba Coba*, est également sorti dans une version remixée par la fine fleur des deejays mondiaux, de Da Lata à Faze Action en passant par Seiji et DJ Spam. L'une des spécificités de Novalima est aussi de revendiquer haut et fort un héritage noir, comme avait commencé à le faire Susana Baca il y a un peu plus de vingt ans.

Mi-péruvien mi-helvétique, Radio Kijada est quant à lui un duo qui semble défier le temps. Composé du percussionniste Rodolfo Munoz et de Christoph H. Mueller, l'un des trois hommes de Gotan Project, il fait effectivement appel à la fois au très "primitif" et à la technologie de pointe... Mueller a d'abord découvert les rythmes du pays grâce à une compilation parue sur le label Luaka Bop de David Byrne, et il a décidé, avec la complicité de Munoz, d'en devenir l'ambassadeur. Au centre de cette musique qui sent bon la transe, la kijada qui est une mâchoire d'âne qui servait aux esclaves d'instrument de percussion... L'idée du nom Radio Kijada était donc "d'associer cet objet extrêmement brut à la technologie moderne, comme une onde qui permet de voir le squelette au travers du corps."

Au Chili, plusieurs créateurs se distinguent en jonglant autant avec les styles musicaux qu'avec leurs nationalités d'origine. Le groupe franco-chilien Panico met de l'électronique dans son rock puissant à mi-chemin entre funk et psychédéisme. Le deejay et producteur Luciano qui est chilien autant que suisse est une figure des cultures électro et techno mondiales, tout comme son compatriote et collègue Ricardo Villalobos dont le père est chilien et la mère allemande. Tous les deux représentent tout un pan de l'histoire de la musique électronique, du milieu des années quatre-vingt dix à aujourd'hui, et leur abondante discographie permet d'aborder successivement les rivages des courants "deep", techno minimale, et "microhouse", l'une des spécialités de Villalobos.

Le Chili est aussi la patrie de Matias Aguayo, un deejay qui vit entre Buenos Aires et Paris, et qui a lancé il y a deux ans son label de vinyles intitulé Cómeme, un projet né autour des fameuses fêtes de rue ou "Bumbumbox parties" qui sont organisées par Aguayo et ses acolytes dans les rues ou les places des villes, renouvelant ainsi l'esprit du clubbing et de la dance culture. Activiste des nouveaux sons, il cultive également de fortes connexions avec l'Allemagne et il a publié de nombreuses productions sur le label Kompakt qui est basé à Cologne.

Autre pays à l'activité débordante, le Mexique, à tel point que certains pensent que ce sera le prochain el dorado des mariages savoureux et inédits. Parmi les chefs de file de la nouvelle scène se trouve Toy Selectah, de son vrai nom Toy Hernández, un grand diffuseur de néo-cumbia qui n'a pas son pareil pour mettre ses machines et ses rythmes au diapason de la mégapole Mexico. Depuis dix ans, on l'a vu jouer et participer à des sessions avec nombre de musiciens du monde entier, de 2 Many DJs et Diplo à Manu Chao et Eminem, et il a fondé le label "latin urbain" de la filiale locale d'Universal, Machete Music. On le surnomme "Docteur Cumbiaton", et il est là-bas le leader incontesté du rap hispanique. Sa double position d'artiste et de cadre de maison de disques fait de lui un habile connaisseur des modes qu'il préfère appeler des "cycles musicaux". Il sait qu'il y a eu l'électro-tango, le baile funk, et qu'un jour ce sera le tour de la cumbia, plus ou moins pure voire mélangée avec un autre genre...

Le Chilien-Allemand Ricardo Villalobos a fait l'objet en 2009 d'un documentaire tourné par le réalisateur Romuald Karmakar. Tout simplement intitulé *Villalobos*, le film est en fait le dernier volet d'une trilogie consacrée à la culture électronique et le clubbing du début de ce siècle dont les deux autres sujets étaient *196 bpm* et *Between The Devil And The Wide Blue Sea*.

6 - Une mosaïque de nouveaux styles (suite)



Une scène plus purement électronique est aussi très vivace. Elle tourne essentiellement autour de trois pôles. D'abord, Mauricio Rebolledo, un deejay proche du Chilien Matias Aguayo et qui participe aussi activement à son label Cómeme. Ensuite, Wakal qui est le projet de Jorge Govea et dont le terrain d'action va de la house au rock et qui revendique une électro urbaine en phase avec une réalité quotidienne. Enfin, le groupe Nortec Collective qui tire son nom de la contraction entre les quartiers du nord de Mexico où ils résident ("norteño") et le mot "techno". Ramon Amezcua alias Bostich et Pepe Mogt alias Fossible forment un tandem très prolifique dont l'efficacité se base sur une musique électro rock et funky qui incorpore des éléments traditionnels comme des fanfares ou des thèmes d'accordéon.

Dans cet ensemble de nouvelles musiques qui se créent sur fond de cosmopolitisme et de mondialisme, de nouveaux métissages surgissent sans cesse, toujours liés à des télescopages musicaux, des recyclages inventifs, un peu comme s'il s'agissait d'une digestion sans fin qui serait le terreau d'une éclosion perpétuelle. Mais la réalité est certainement plus complexe, car il s'y glisse des éléments liés aux modes, à la consommation de la musique, aux ambitions de ses créateurs, et d'autres phénomènes encore, à commencer par le hasard.

Inscrites dans l'électro-world, et même si elles sont à priori connectées à un lieu d'enregistrement ou à un point de rencontre entre musiciens, ces nouvelles esthétiques sont souvent aussi à cheval sur deux ou trois pays, et même sur deux continents. Leur identité s'en trouve brouillée, et vient parasiter nos habitudes de classements... Mais c'est qu'elles sont aussi le produit de leur époque, c'est à dire le résultat de voyages, de rencontres, du travail des passeurs (le rôle des deejays est essentiel), d'allers et retours entre des cultures différentes, d'échanges. Et puis, ces transversalités musicales passent en même temps par une fascination de la nostalgie d'un âge d'or et un goût de modernité.

Chaque groupe et chaque musicien a presque son propre style, et pourrait se voir décerner une étiquette rien que pour lui... Sous-genres, "trans-genres", points de convergence, influences, le "mode d'emploi" pour le mélomane est un peu plus compliqué qu'il y a vingt ans ou même dix. Nous sommes dans la permanence des migrations culturelles, la géographie musicale change, tout se passe désormais à la croisée du local et du global.

"L'idée des "Bumbumbox parties" est née après un drame qui s'est passé à Buenos Aires où une discothèque avait brûlé, et où 175 personnes étaient mortes. Après, les lois sont devenues très strictes, alors on s'est dit qu'on allait tout simplement sortir dans la rue près d'un club avec un gros ghetto blaster ; là, les gens sont arrivés petit à petit. Alors on a décidé de le refaire la semaine suivante avec davantage de ghetto blasters ! C'est comme ça que tout a commencé. C'est une autre façon de faire, parce que la musique qui fonctionne dans la rue n'est pas forcément celle qui marche en club. Tout ça nous a donné un nouvel élan de créativité."

Matias Aguayo, deejay et producteur chilien né en 1973 à Santiago du Chili.

7 - Le concert : Systema Solar



Formé en 2006, Systema Solar est un groupe colombien qui s'inscrit de manière idéale dans la mouvance des nouvelles musiques latino-américaines.

Davantage que groupe, il faudrait d'ailleurs plutôt les décrire comme un sound-system à sept branches qui sonne comme un big band néo-psychédélique, voire un collectif multimédia.

Comme les plus grands créateurs de cette région du monde, ils jouent sur leurs racines colombiennes (le local) et de multiples influences (le global). Ils font se rencontrer avec un superbe talent les codes musicaux de leur pays, cumbia, champeta et porro en tête, avec le rap, la pop, l'afrobeat, le dub, le ragga, les musiques des Caraïbes et bien sûr l'électro, avec parfois des petites touches de breakbeat ou de house. En prime, ils glissent dans leur show une belle gestuelle scénique et des vidéos, construisant ainsi un univers visuel autant que sonore, offrant au public un vrai spectacle où les surprises sont de rigueur et où les musiciens sont aussi des acteurs et des "entertainers", ce terme incluant des notions d'amusement et de générosité qui sont fondamentales.



Pour tous les musiciens évoqués dans ce dossier, le "live", et surtout comme ici sur un autre continent que le leur, est aussi important que le travail en studio, peut-être même davantage car il permet au groupe de tester en direct devant le public de nouveaux morceaux, d'expérimenter de nouvelles formules ; Systema Solar ne déroge pas à la règle. Comme le dit El Hijo de la Cumbia pour sa propre musique, "On propose une formation live qui est toujours en construction, en évolution. On est toujours à la recherche de quelque chose de nouveau. (...) En tournant en Europe, j'apprends beaucoup, au niveau son, au niveau technologie..."

Dans cette exploration sonore qui conserve toujours du sens (cette fameuse "évolution"), mais que certains observateurs ont qualifié de "confrontation hétéroclite", de "fusion abracadabrante" et même de... "carambolage cramé", Systema Solar, avec sa formation rare et très réfléchie (chant, machines, percussions, deejay et veejay) capture à sa manière le bourdonnement du globe, et atteint parfois l'ivresse de sommets inconnus. Son nom "solaire" y est sans doute pour quelque chose, car on retrouve chez eux le même niveau d'énergie, qui, dans des musiques fort différentes, irriguait des groupes comme Sun Ra, Gastr del Sol, et même le Weather Report des débuts, un peu comme si toutes ces musiques inventives étaient tournées vers le cosmos...

Comme Mama Rosin et Blitz The Ambassador, Systema Solar est l'une des preuves éclatantes que "les musiques voyagent et évoluent dans l'espace et dans le temps", et que même si on peut éprouver parfois comme un sentiment de vertige, on ne s'ennuie jamais lorsqu'on les écoute et qu'on les regarde.

www.myspace.com/systemasolar

www.systemasolar.com

8 - Sélection bibliographique

Cette bibliographie est sélective et ne contient que des ouvrages édités en France



Ariel Kyrou : "**Techno rebelle / Un siècle de musiques électroniques**", *Denoël / X-Trême*, 2002

Jean-Yves Leloup, Jean-Philippe Renoult et Pierre-Emmanuel Rastoin :
"**Global Tekno / Voyage initiatique au cœur de la musique électronique**"
Éditions du Camion Blanc, 1999

Isabelle Leymarie : "**La musique sud-américaine, rythmes et danses d'un continent**",
Gallimard, collection Découvertes, 1997

Jean-Jacques Sévilla et Antonio Scorza : "**Rio de Janeiro en mouvement**",
Éditions Autrement, 2005

Caetano Veloso : "**Pop tropicale et révolution**", *Le Serpent à Plumes*, 2003

OUVRAGES COLLECTIFS

Sous la direction de François Bensignor : "**Les Musiques du monde**", *Larousse*, 2002

"**Les musiques du monde en question**", *Internationale de l'Imaginaire*, n° 11.
Éditions Babel - Actes Sud / Maison des Cultures du Monde, 1999

Sous la direction de Alain Arnaud, Marc Benaïche et Catherine Zbinden :
"**Petit Atlas des musiques du monde**", *Cité de la Musique / Mondomix / Panama*, 2006

Sous la direction de David-Brun Lambert : "**Petit atlas des musiques urbaines**",
Cité de la Musique / Mondomix / Éditions de l'Oeuvre, 2010

9 - Repères discographiques



- Apollo Nove : "**Res Inexplicata Volans**", *Ziriguiboom - Crammed Discs / Wagram, 2005*
- Bomba Estéreo : "**Blow Up**", *Nacional Records (import), 2009*
- Cansei De Ser Sexy : "**Cansei De Ser Sexy**", *Sub Pop, 2006*
- Choc Quib Town : "**Oro**", *World Connection / P.I.A.S. France, 2010*
- Cibelle : "**Las Vênus Resort Palace Hotel**", *Crammed Discs / Wagram, 2010*
- Curumin : "**JapanPopShow**", *Makasound, 2010*
- Marcelo D2 : "**Looking For The Perfect Beat**", *Mr. Bongo (import), 2004*
- DJ Marky : "**Influences : Compiled & Mixed by DJ Marky**", *B.B.E. Music (import), 2008*
- El Hijo De La Cumbia : "**Freestyle de Ritmos**", *j Ya Basta ! - Barclay / Universal Music, 2010*
- Bebel Gilberto : "**Tanto Tempo**", *Crammed Discs / Warner Music, 2000*
- Gotan Project : "**Tango 3.0**", *j Ya Basta ! - Barclay / Universal Music, 2010*
- Axel Krygier : "**Pesebre**", *Crammed Discs / Wagram, 2010*
- Luciano : "**Fabric 41**", *P.I.A.S. France, 2008*
- Nortec Collective presents : Bostich + Fussible : "**Bulevar 2000**", *Nacional Records (import), 2010*
- Novalima : "**Coba Coba**", *Cumbancha / P.I.A.S. France, 2009*
- Quantic And His Combo Bárbaro : "**Tradition in Transition**", *Tru Thoughts / La Baleine, 2009*
- Ramiro Musotto : "**Civilização & Barbarye**", *Helico / Abeille Musique, 2007*
- Systema Solar : "**Systema Solar**", *One RPM / Chusma Records (import), 2010*
- Suba : "**São Paulo Confessions**", *Ziriguiboom - Crammed Discs / Wagram, 1999*
- Tango Crash : "**Baila Querida**", *Galileo (import), 2008*
- Tetine : "**From A Forest Near You**", *Slum Dunk (import), 2010*
- Ricardo Villalobos : "**Fabric 36**", *Fabric / P.I.A.S. France, 2007*
- COMPILATIONS ET ANTHOLOGIES
- " **A Brazilian Revolution In Sound** ", *Soul Jazz / Discograph, 2005*
- " **Arriba La Cumbia** ", *Crammed Discs / Wagram, 2008*
- " **Colombia ! The Golden Years of Disco Fuentes** ", *Soundway Records (import), 2007*
- " **Cumbia Beat vol. 1 : Experimental Guitar Driven Tropical Sounds From Peru 1966 - 1976** ", *Vampisoul, 2010*
- " **Cumbia Cumbia : Colombian Cumbia Recordings** ", *Disco Fuentes / World Circuit (import), 1989*
- " **Cumbia Cumbia : Colombian Cumbia Recordings / Volume 2** ", *Disco Fuentes / World Circuit (import), 1994*
- " **Palenque, Palenque ! Champeta Criolla & Afro Roots in Caribbean Columbia, 1975 - 1991** ", *Soundway Records (import), 2010*
- DJ RKK " **Latino del Futuro** ", *Naïve, 2008*
- DJ RKK " **Elektropik # 1** ", *Naïve, 2010*
- Stéphane San Juan : "**Legal ! New Beats From Rio** ", *Totolo / harmonia mundi distribution, 2010*

Grâce aux deejays qui sont avant tout des spécialistes en culture musicale et des collectionneurs de disques, on assiste parallèlement à l'explosion électro (il faudrait en fait parler de complémentarité) à la résurgence des genres "authentiques", comme par exemple la chicha péruvienne, la plena portoricaine et bien sûr la cumbia colombienne. Ce goût du "vintage", à mettre en parallèle avec le travail d'un Gilles Pererson à Cuba, de la collection de reggae acoustique *Inna de yard* montée par le label français Makasound, et du travail de labels anglais comme Soundway Records ou Mr Bongo Records correspond aussi aux attentes d'un public occidental, alors qu'en Amérique Latine même on est davantage intéressé par les mariages de ces musiques avec l'électro et la techno.

Dans sa compilation de dix-sept titres *Elektropik # 1* publiée au début de l'été 2010, Rémy Kolpa Kopoul alias R.K.K., ancienne plume de Libération et l'une des voix de Radio Nova, a choisi de rassembler Gotan Project, les Brésiliens Zuco 103, DJ Tudo et Marcelinho da Lua, l'Argentin Ramiro Musotto, le Cubain X-Alfonso, les New-Yorkais hispaniques Tres coronas, le groupe Palo ! de Miami, et même l'Anglais Fatboy Slim. Il explique : "J'ai voulu montrer dans cette compilation l'existence d'un panaméricanisme. De la bonne vieille salsa à la cumbia en passant par la samba, le son, la bossa et de nombreux rythmes du Nordeste brésilien, il y a là un vivier sur lequel se branche l'électricité, les nouvelles tendances comme le hip hop, le dub ou le drum'n'bass."

10 - Quelques journaux et sites internet



Les Inrockuptibles,
hebdomadaire
www.lesinrocks.com

Le Monde,
quotidien
www.lemonde.fr

Mondomix,
bimestriel
www.mondomix.com

Vibrations,
mensuel
www.vibrations.com

On peut également consulter sur le site www.jeudelouie.com les dossiers d'accompagnement des conférences-concerts suivantes :

- "**Les musiques du monde**" (le 21 juin 2008) par Pascal Bussy.
- "**Les musiques brésiliennes**" (le 25 avril 2009), par Alex Mélis,
- "**La nouvelle scène brésilienne**" (le 8 décembre 2007) par Pascal Bussy,
- "**Les musiques électroniques**" (le 12 octobre 2007), par Pascal Bussy.

BLOGS

Sur la nueva cumbia :

<http://www.emayocutz.com/>

<http://www.guarana-groove.com/>

Sur les nouvelles musiques d'Amérique Latine :

<http://ny.remezcla.com/category/ny-blog/>

<http://www.remezcla.com/>

Sur les Bumbumbox en Argentine :

<http://www.myspace.com/bumbumbox>

Sur le Brésil :

" **Brazilian Nuggets** " : <http://brnuggets.blogspot.com/>

Et plus généralement :

<http://lelixirdudrfunkathus.blogspot.com/>

<http://www.republicacalicutablogspot.com/>